

L'EFFORT DU CANADA POUR LA GUERRE APPRÉCIÉ.

[Suite de la page 7.]

par le système volontaire ou bien par quelque forme de reconnaissance universelle des obligations d'un citoyen, et nous avons préféré ce dernier moyen. Notre pays a accepté d'emblée, et bien que, le 11 novembre, notre armée comptât 3,700,000 hommes, nous en avions cinq ou six millions de plus prêts à prendre les armes, et nous les enrôlions au taux de 300,000 par mois. Nous avions l'intention de les enrôler tous jusqu'au dernier homme, si cela était devenu nécessaire. (Appl.) Durant ces vingt mois, nous avons dû faire ce que vous avez fait au Canada, non pas plus intensivement, mais, à cause du plus grand nombre d'hommes intéressés, sur une échelle beaucoup plus grande. Pour les dépenses du département de la guerre seulement, le Congrès des Etats-Unis a voté en vingt mois le montant de \$24,000,000,000. Heureusement, on n'en a pas dépensé plus que la moitié. (Rires.) Mon confrère, le secrétaire du Trésor, me considère le plus grand dépensier qui ait jamais vécu et il en est à se demander pourquoi mon père n'avait pas prévu cela et ne m'a pas fait baptiser Crésus ou "Increaseses." (Rires.)

L'APPEL AUX ARMES.

Et cependant il est encore consolant de penser qu'il existe un pays assez dévoué aux principes de la vraie civilisation pour pouvoir ainsi quitter la charrue pour l'usine, la toge de l'avocat ou la pratique du médecin, et dans le temps incroyablement court de vingt mois, mobiliser ainsi ses forces financières pour donner au département de la guerre seul un aussi vaste crédit; réunir de toutes les parties de ce pays le talent, le génie et l'expérience des hommes d'affaires et créer une organisation qui, le 11 novembre, avait produit le résultat, non seulement de mobiliser 3,700,000 hommes, mais avec l'aide très généreuse et indispensable de la flotte de transport britannique, d'en transporter deux millions en France (appl.) tous habillés et équipés; se concerter avec les Français et les Anglais pour la manufacture des munitions afin d'obtenir la plus grande vitesse de production et la suprême utilisation des ressources communes de toutes les nations—un pays qui a fait tout cela en dedans de vingt mois, et qui a ainsi supplémenté, élargi, agrandi, développé et changé le cours de ses industries, au point que, le 11 novembre, le flot de ses munitions, canons, vêtements, provisions, aéroplanes et toutes sortes d'appareils de guerre, s'élevait des côtes du Pacifique, couvrant tout le pays jusqu'aux rives de l'Atlantique d'où l'on ne pouvait plus à peine apercevoir la mer à travers l'amoncellement des collis. (Rires.) Naturellement, l'armistice a été signé parce que l'armée allemande était battue, et si ce n'avait pas été le 11 novembre, on l'aurait signé le 12 novembre. Ce que vous faisiez, ce que nous faisons, ce que faisaient et la Grande-Bretagne et la France—ce que faisaient partout les hommes libres et éclairés, dans un but commun et dans un même esprit, personne ne songeait à lui-même et chacun pensait à sauver l'essence vitale de l'existence—ce que nous faisons tous, c'était l'antienne grandissante sur un thème impérial, et si la fin ne fût pas arrivée le 11 novembre, l'heure du désastre eût fatalement sonné pour notre adversaire. (Appl.)

CANADIENS ET AMÉRICAINS.

Maintenant, si je détourne les yeux de ce sujet, c'est pour le reporter pour un moment à une pensée plus intime. Lors de mon voyage à Londres, j'eus le plaisir d'assister à une représentation de théâtre, le dimanche soir, car, il avait été impossible d'avoir la salle en autre temps. Les acteurs étaient des amateurs; c'était une compagnie de canadiens, de soldats canadiens. Je regrette d'avoir oublié les noms de ces agréables acteurs. Un seul nom me revient en mémoire dans le moment, celui d'un nommé Murphy, de Montréal, je crois. La soirée était donnée au bénéfice des soldats américains à Londres et ceci me fit penser à demander au général américain dans cette ville, quelles étaient les relations entre les soldats américains et les soldats canadiens. Je

LE GOUVERNEMENT ET LES DÉPENDANTS DES SOLDATS

D'après des calculs faits au département de la Milice, environ 50,000 dépendants des soldats canadiens outre-mer sont, à l'heure actuelle, dans les Iles Britanniques, et en plus, 22,000 de ces dépendants ont déjà été transportés au Canada.

Suivant la politique, récemment annoncée, du gouvernement, les 50,000 qui sont encore là-bas seront transportés ici aux frais du pays. Ce chiffre comprend les femmes, enfants et autres dépendants de tous les officiers, officiers non-brevetés et soldats du corps expéditionnaire encore outre-mer. Le gouvernement remboursera, de plus, leurs frais de voyage, à plusieurs autres milliers de dépendants qui, depuis la signature de l'armistice le 11 novembre, ont pu faire la traversée à leurs frais, le nouveau règlement étant, en effet, rétroactif jusqu'à cette date.

Encore que des renseignements complets n'aient pu être obtenus jusqu'ici

sur ce point, il est dès maintenant certain que la grande majorité des 50,000 dépendants encore dans le Royaume-Uni, sont des femmes de combattants canadiens mariés en Grande-Bretagne depuis le début de la guerre. Bon nombre de ces femmes verront le Canada pour la première fois.

Toutes les mesures sont prises pour qu'en arrivant au port, les soldats, accompagnés de leurs dépendants, puissent voyager par les trains civils, au lieu de par les trains militaires, et pour pourvoir à leur confort jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur point de destination.

Pour éviter l'encombrement et la confusion qui s'en suit, le département de la Milice exprime encore une fois le désir que les parents des soldats rapatriés n'aillent pas à leur rencontre à Saint-Jean, à Halifax ou autre port de débarquement.

m'informai à lui, et, après avoir commencé cette enquête, je me fis un devoir de prendre des renseignements à chaque occasion, de sorte que je suis en possession d'une série ininterrompue de témoignages que les soldats canadiens et les soldats américains se lièrent d'amitié au premier abord. (Appl.) Apparemment, il n'existe pas de barrières entre nous, et ces liaisons d'amitié vont sans doute se continuer lorsque nos soldats seront de retour. (Appl.) Ceci signifie, si je ne me trompe, que le peuple du Canada et celui des Etats-Unis sont aujourd'hui liés d'une amitié différente,—je dirai plus élevée, que celle qui nous unissait dans le passé. (Appl.) Nous avons pris part ensemble à une des plus grandes entreprises auxquelles il nous ait encore été donné de nous mêler. Nous avons remporté la plus grande victoire qui ait encore été remportée, la plus grande victoire militaire et la plus grande victoire quant à la portée sur les événements; et nous avons remporté cette victoire en tant qu'une partie des forces du droit contre celles de la force.

Lorsque nous tournons nos regards vers nos traditions de peuple pacifique et ami de la paix, nous pouvons nous demander quel est le sens de cette victoire. Qu'allons-nous en retirer? Et je suis certain que personne ici ne se figure que ma pensée est préoccupée en ce moment des questions de profits et pertes, dans le sens ordinaire, lorsque je pose cette question. Dans les champs de France, aujourd'hui, il y a des milliers et des milliers de Canadiens qui dorment leur dernier sommeil. A côté d'eux il y a des milliers et des milliers d'hommes nés de l'autre côté de la frontière. Ils sont tombés en combattant le même combat. Ils sont ensevelis dans le même sol et cette terre est consacrée par le sacrifice qu'ils ont fait; c'est à nous de voir à la mise à exécution de ce pourquoi ils sont morts. (Appl.)

QUEL SERAIT LEUR CHOIX.

Si nous pouvions les rappeler à la vie, classer leurs réponses et leur demander sur quoi ils veulent que nous insistions concernant les arrangements qui devront être faits lors de la paix, quelle serait leur réponse? Auraient-ils eu ou auraient-ils maintenant un intérêt particulier pour les questions de rajustement de frontières? Il n'y a pas de doute que si nous expliquions à chacun d'eux les complications des questions géographiques qui affectent le bien-être des nations et des races, ils auraient des vues justes sur ce qui doit être fait; mais sans leur donner d'explications sur ces sujets quels seraient les désirs de ces soldats en ce qui concerne nos obligations, si nous pouvions le leur demander?

Il me souvient que lors de mon dernier voyage en France, je passai dans un hôpital où se trouvait un soldat américain de la Californie. Quelqu'un lui remit un journal français sur lequel il lit que la Bulgarie avait demandé des conditions de paix, et on y disait que l'Autriche en ferait bientôt autant. On demanda à ce soldat américain blessé

ce qu'il pensait de cela. Il garda le silence pour un moment, puis il dit: "Bien, voyez-vous, je demeure à six mille milles d'ici, et je ne puis faire le voyage tous les dix ans pour régler de telles questions. (Rires.) Finissons-en maintenant."

Si nous pouvions appeler devant nous cette compagnie qui a fait le sacrifice suprême et leur demander quels sont leurs sentiments,—si leurs cendres pouvaient s'émouvoir et leurs voix parler, que nous diraient-elles? "Nous ne pouvons pas faire sacrifice une seconde fois. Ne permettez pas que celui-ci ait été fait en vain." Ne nous demanderaient-ils pas de faire des arrangements afin qu'une semblable catastrophe ne se renouvelle pas? Les détails du plan ne m'intéressent peu. Comme question de fait, j'ai été trop longtemps mêlé avec l'administration des lois pour m'imaginer que la forme de la loi soit d'une grande valeur, mais nous devons nous intéresser à l'esprit qui anime la loi. N'est-ce pas là par conséquent notre devoir envers eux et notre devoir envers ceux qui viendront après nous? Il peut se faire que notre génération ne soit pas une fois encore troublée par une autre crise du genre. Nous avons souffert de la contagion de la guerre et nous devrions par conséquent en être exempts; mais la génération prochaine n'en sera peut-être pas protégée parce que nous en avons souffert. N'est-ce pas notre devoir envers ceux qui sont morts et pour la génération future de voir à ce que dans les arrangements faits, il soit possible de concerter promptement l'action de toutes les volontés bien pensantes et de tous les hommes civilisés, pour éloigner la répétition d'une telle catastrophe sur la face du globe? (Appl.)

ÉLOGE DE SIR EDWARD GREY.

Nous avions la paix à l'ancienne mode en 1914. Nous avions la balance du pouvoir et tout le monde avait peur de respirer profondément; et quand les courants d'opinion, les éruptions de l'ambition et les desseins pervers nourris depuis longtemps se firent jour, les affaires du monde se sentirent entraîner vers une catastrophe. Pouvez-vous imaginer rien de plus pitoyable que l'impuissance des grands hommes d'Etat du monde à conjurer un tel événement? Lorsqu'on écrira l'histoire de la guerre, une des plus nobles et des plus pathétiques personnalités sera celle de sir Edward Grey, qui, assis dans son cabinet à Londres, adressa télégramme sur télégramme, d'une capitale à l'autre, cherchant une formule qui servit à détourner ce qu'il savait être une catastrophe pour la race humaine. Nous avons senti le besoin d'un outillage. Aucun chirurgien n'aurait été préparé qui put soigner cette maladie. Aucune pharmacie ne possédait la médecine requise pour la calmer. Il ne se trouvait pas d'instruments de chirurgie capables de pratiquer l'opération qui apporterait du soulagement. Il était assis là, l'esprit tendu, conscient du plongeon que l'humanité s'apprêtait à faire et qui amènerait la plus grande catastrophe de l'histoire; il épuisa ses ressources personnelles, demanda et obtint l'aide de

toutes les autres personnes bien pensantes et sentit enfin qu'il était impuissant à conjurer la guerre.

CE QUE LA PAIX DOIT ÊTRE.

Je ne suis pas un des membres du Congrès de la Paix; vous nous plus; nous parlons en dehors. Je ne voudrais pas lier qui que ce soit à un plan quelconque. Je ne me soucie pas plus du plan que de l'an quarante. Je suis plutôt officieux à ce sujet. Je veux un plan à effet. Je voudrais un plan qui permette, si jamais les passions néfastes de nouveaux malfaiteurs devaient plonger encore le monde entier dans le trouble et le tumulte, de concentrer l'opinion éclairée de l'humanité et de faire rayonner sur eux la conscience humaine, de telle sorte que chaque homme voie exactement ce qui se passe et que l'opinion juste, saine et vraie exerce une influence réprimante. (Appl.)

Il y a d'autres problèmes qui se rapportent à la guerre. Ce monde-ci est bien différent de ce qu'il était en 1914. Jamais il ne reprendra son ancienne place. C'est un monde plus sage, un monde meilleur, un monde plus rempli d'espérances. C'est avec le plus vif sentiment d'exaltation que j'entrevois les grandes choses que nous allons commencer à accomplir pour l'avenir. Des hommes qui ont pu faire ce qu'ont fait vos soldats canadiens sur le front en France, ce que les soldats des Etats-Unis ont fait sur le front en France, ont une capacité de grandes entreprises qui promet immensément pour leurs activités quand, à leur retour, ils devront aider à résoudre nos questions civiles et domestiques.

Cependant, dans ce monde différent qui s'offre à nous aujourd'hui, il y a des problèmes de grave importance, résultant du fait que dans nombre d'endroits du globe des peuples qui n'ont pas vos traditions, ni les nôtres, de gouvernement autonome, des peuples qui ont été longtemps réprimés sous la tyrannie de gouvernements à l'esprit de travers et sous l'illusion de fausses philosophies, sont maintenant arrivés à une époque où, grâce à vos efforts et aux nôtres—les efforts associés des peuples civilisés du monde—toute une catégorie de franchises et de libertés nouvelles ont été créées. Le don de la liberté est maintenant accordé à des nations qui ne l'ont jamais eu jusqu'ici et elles y barbotent pas mal en voulant voir ce qu'elles pourront bien en faire.

ON N'EST PAS INDISPENSABLE.

J'ai songé parfois à ceci: supposons que toutes les têtes dirigeantes d'un pays, comme les Etats-Unis ou le Canada, fussent par quelque procédé—je ne voudrais pas suggérer rien de désagréable—mais que par quelque procédé elles fussent toutes disparaître en même temps (rires), eh bien! cela ne ferait aucune différence. Qu'arriverait-il, par exemple, si toutes les personnes qui gouvernent la cité de Cleveland, ma ville natale—le maire et tous les conseillers, les officiers de police et les pompiers et tous les autres—partaient, pour de longues vacances? A l'instant les gens se rassembleraient dans les rues et regarderaient de part et d'autre, ils chercheraient le plus grand homme ou celui qui paraît le plus grave (rires); et ils lui diraient: "Comment vous appelez-vous?—Très bien, soyez le président." Et, en très peu de temps, un comité serait nommé pour remettre tout en ordre et ce comité se dirigerait vers l'hôtel de ville, où il rencontrerait d'autres comités venant d'autres parts; et, finalement, tous les comités se réuniraient et choisiraient quelqu'un dont le nom est connu, l'élaieraient président et organiseraient un service temporaire. Bientôt, il y aurait un nouveau groupe de fonctionnaires et les choses iraient comme par le passé. Parce que, depuis des générations, les traditions de l'autonomie nous ont été inculquées; nous savons comment organiser l'opinion commune de notre population et lui donner son expression par des voies méthodiques et régulières.

Mais dans nombre de ces nations où la liberté est aujourd'hui descendue, personne ne reconnaît le président. (Rires.) Chaque individu s'imaginerait que la liberté est un bien personnel et qu'il peut en prendre sa part sans s'occuper de ses voisins. On n'y reconnaît pas le fait, que nous avons appris par une longue expérience, que les droits d'un homme finissent là où les droits d'un autre

[Suite à la page 9.]